Ils avaient une fille, Suzanne qui était mariée, mais son mari était prisonnier en Allemagne. Les Leblanc avaient également un fils quelque part en Afrique du Nord avec ce qui restait de la marine française. Il avait laissé à ses parents un télescope de la marine que j'utilisais tous les jours pour espionner les positions allemandes.
Un jour que je regardais, je vis des troupes allemandes alignées et un officier qui s'adressait à elles. Il a décoré plusieurs d'entre eux de médailles (peut-être pour m'avoir tiré dessus ?).
Les Français ont insisté pour que je sorte de la maison de temps en temps pour faire de l'exercice. Ils me donnèrent une bicyclette et nous roulions sur le chemin de terre situé à côté des positions d'artillerie anti-aérienne afin de pouvoir observer mon ennemi. Ils m'emmenèrent aussi jusqu'au trou dans le sol où mon P-38 s'était écrasé. Je peux vous assurer que je n'étais pas enthousiaste à l'idée de faire ces voyages à vélo. Il était plus intéressant pour moi de regarder les positions de tir, les 100 soldats allemands réguliers et les 100 soldats SS qui occupaient ce village, marchant tous les soirs dans la rue principale en chantant des chansons allemandes. Apparemment, ils faisaient cela pour maintenir leur moral et montrer aux Français qu'ils étaient les maîtres.

Le lendemain de la tentative d'assassinat d'Hitler, il y eut beaucoup de confusion parmi les troupes et certains officiers quittèrent la ville. Les soldats parcouraient le village en discutant de ce qu'ils devraient faire. Je me tenais prés d'une fenêtre ouverte à l'étage à l'arrière de la maison des Leblanc et regardais trois ou quatre soldats allemands debout sur la route juste derrière leur jardin. Ils ont vu que je les regardais et ont crié quelque chose. Je n'avais aucune idée de ce qu'ils disaient, alors je suis resté immobile. Un des soldats sortit son pistolet et tira dans ma direction. J'ai compris et je me suis éloigné de la fenêtre.

Toutes les familles françaises ont essayé de me nourrir de leur mieux. J'ai mangé beaucoup de tripes bouillies, de sandwichs à la fraise et du poulet. Les conditions sanitaires n'étaient pas les meilleures et quelques jours avant d'être déplacé vers une autre famille, j'ai eu la dysenterie. Cela m'a rendu très malade et très faible. Malgré cela, le maître d'école français qui devait prendre soin de moi pendant les prochaines semaines s'est présenté et nous sommes partis sur nos vélos. J'étais si faible que je devais marcher à côté de mon vélo pour gravir toutes les pentes. En chemin sur une colline, nous avons fait route avec un soldat allemand. Mon ami professeur d'école et lui parlèrent tout au long de la côte. Je faisais le sourd et muet et j'étais paniqué. J'ai vécu avec cette famille environ deux semaines, puis j'ai été prévenu que je serais transporté en voiture vers un autre endroit. Au fait, tous les mouvements que j'ai effectués étaient en direction du nord (le contraire de la direction où je voulais aller).
Cette fois, j'ai été emmené par deux membres de la Résistance française. Dans la voiture,se trouvait aussi un artilleur américain d'un bombardier B-17 (ce fut mon premier contact depuis longtemps avec quelqu'un avec qui je pouvais vraiment communiquer). Alors que nous nous dirigions vers le nord, en pleine campagne, nous avons vu un groupe de bombardiers P-47. Notre conducteur a immédiatement bifurqué dans une cour de ferme et a garé la voiture sous quelques arbres. Nous avons tous couru vers la maison. Peu de temps après que nous soyons entrés dans cette maison, deux camions de soldats allemands sont arrivés dans la cour et se sont garés sous les mêmes arbres. Comme les soldats se dirigeaient vers l'habitation, mon nouvel ami artilleur B-17 et moi sommes sortis par derrière la maison et nous nous sommes cachés derrière une dépendance, en bordure, près d'un champ. Nous observions d'un côté les bombardiers P-47 et de l'autre les soldats allemands qui se déplaçaient dans la maison. Cela nous a semblé durer une éternité. Enfin, les P-47 se sont éloignés et les Allemands sont repartis. Nous avons alors pu reprendre la route.
Nous avons été emmenés à l'appartement de Madame Heller dans le village de Billy-Montigny. Elle était à la tête de la Résistance française dans cette région. Elle était autrichienne et avec son mari, photographe hongrois, ils habitaient en France lorsque les Allemands ont envahi le pays. Les citoyens français n'étaient pas forcés de rester là pendant la guerre.
Nous sommes arrivés à temps pour le dîner et on nous a informés que nous passerions la nuit chez un brasseur en bordure de la ville. On nous a dit de descendre les escaliers vers la rue, de tourner à droite, d'aller au coin, de traverser la rue et d'attendre une voiture qui devait nous récupérer. Nous avons fait

cela, mais aucune voiture n'est apparue. Nous avons attendu et attendu. Il se faisait tard. Il était environ 20h45 et le couvre-feu commençait à 21h00. Enfin, un jeune homme à vélo s'est présenté et nous a fait signe de le suivre. Voyant que je pouvais à peine marcher, il me mit sur le guidon et m'emmena plusieurs bâtiments plus loin. Il m'a dit de descendre et de marcher tout droit. Il est retourné chercher mon ami et, de cette façon, il nous transporta jusqu'à la maison du brasseur au bord de la ville.
Nous avons eu de la chance que les soldats allemands ne fussent pas là car nous aurions été arrêtés pour être sortis après le couvre-feu.

Notre nouvel hôte français nous a offert de la nourriture et des boissons. J'avais trop peur d'avoir faim. Le lendemain matin, nous avons été réveillés et il nous donna du café et du cognac. Avant l'occupation, il dirigeait une brasserie à côté de sa maison. Il était fier de tout ce qu'il avait pu cacher aux Allemands. Il nous emmena pour visiter sa brasserie et sa propriété. Sous le quai de chargement de sa brasserie il y avait une entrée secrète où il avait empilé des centaines de caisses de champagne et une pièce où il gardait sa radio. Ici, il pouvait écouter des émissions de la BBC pour communiquer avec les personnes de la résistance française. Les radios étaient interdites par les Allemands. Au-dessus, dans un coin de sa brasserie, des centaines de bouteilles vides étaient empilées. Sa voiture était cachée derrière elles. Le grand jardin de sa maison était joliment aménagé. Au centre, il avait coulé une dalle de béton. À côté de cela, il y avait une bombe non explosée de 500 kg avec le détonateur toujours en place. Il comptait la mettre sur la dalle comme souvenir de la guerre. À côté de son garage, dans une pile de bois, il avait stocké deux bombes britanniques non explosées de 100 kg. Inutile de dire que nous n'étions pas ravis de cette visite.

Madame Heller et son chauffeur sont venus dans l'après-midi pour nous emmener vers notre prochaine destination. En chemin, nous avons pris un Anglais typique, avec une moustache et tout et tout... Madame Heller a caché nos ailes et nos plaques d'identification dans son corsage. Mon ami américain et moi étions assis de chaque côté de l'Anglais et nous lui demandions de regarder de l'autre côté quand nous passions près des soldats allemands. Nous circulions sur une route de terre étroite à côté de centaines de soldats allemands en marche. Mon ami et moi, nous nous sommes assurés que l'Anglais regardait de l'autre côté. Nous sommes arrivés à un barrage gardé par plusieurs soldats allemands. Les soldats, le conducteur et Madame Heller parlèrent pendant quelques minutes. Enfin, les gardes levèrent la barrière et nous avons continué notre route. Mon cœur battait très fort ! Notre destination était le foyer de M. et Mme Dernancourt qui habitaient la ville de Lens. Six autres aviateurs alliés vivaient déjà avec eux. À partir de ce moment-là, nous fûmes neuf à vivre ensemble dans les chambres situées au-dessus de leur magasin qui se trouvait dans la rue principale de cette ville.
Chaque jour, nous jouions au poker avec notre « argent d'évasion ». Nous nous étions installés derrière leur maison dans la cour pavée en briques que nous partagions avec un cochon. Depuis la fenêtre de l'étage de la maison, nous observions ce que faisaient les soldats allemands. Tous, nous remarquions les jolies filles qui passaient dans la rue, nous disant que nous aurions aimé les rencontrer lors de notre libération. Nous aidions également à préparer les repas. Nous mangions beaucoup de soupe faite avec tout ce que nos hôtes et leurs proches pouvaient récupérer pour mettre dans la casserole. Nous passions de nombreuses heures à broyer, à éplucher et à remuer. C'est là que j'ai rencontré Clifford 0. Williams, un pilote P-38 du 343e Fighter Squadron. Il a été abattu le jour où je suis entré dans le 55e groupe de combattants. Notre groupe de neuf se composait de deux Australiens, deux Canadiens, deux Anglais et trois Américains. Madame Heller avait également trouvé des places pour héberger 14 autres aviateurs alliés à Billy-Montigny et à Lens.
Un soir, alors que nous étions tous assis autour de la table de la salle à manger, nous avons entendu un cri provenant de la jeune adolescente qui s'occupait du magasin. Elle venait nous avertir qu'un camion allemand avec de nombreux soldats s'était arrêté et stationnait devant le magasin. Nous avons tous pensé que quelqu'un nous avait dénoncés et que nous serions faits prisonniers tandis que les Français seraient fusillés. Comme on l'a su par la suite, les Allemands s'étaient arrêtés pour prendre des otages. Ils ont décidé de prendre un mari ou une femme d'une famille (jamais les deux). qu'ils ont placés dans

le camion et emmenés pour être abattus. Cela s'est passé peu de temps avant notre libération par la 1ère armée anglaise. Les Résistants sortaient tous les soirs pour lancer des grenades du haut des ponts, tuer les troupes allemandes et couper les fils téléphoniques. Pendant plusieurs semaines, nous avons pu entendre les explosions, voir les éclairs des explosions lorsque la résistance française intervenait (des choses comme, par exemple, la mise en place de bombes non explosées sur des chariots qu'ils traînaient sous les ponts ferroviaires où ils espéraient qu'ils finiraient par exploser).
Il était intéressant de regarder la retraite des troupes allemandes. Durant plusieurs jours qui précédèrent l'arrivée de la 1ère Armée anglaise, les Allemands sont passés jour et nuit dans la rue principale se dirigeant vers le nord avec tous les moyens de transport possibles et imaginables : des camions, des voitures, des vélos, des chevaux, des chariots tirés par des chevaux, des citernes, à pied, etc.

Enfin, la 1ère armée anglaise arriva avec des chars, des camions et de nombreuses troupes. Tout le monde les saluait et les encourageait. Les drapeaux flottaient et les gens pleuraient des larmes de joie. Comme les troupes ont accéléré, ils nous jetaient des cigarettes et des barres de bonbons mais ne s'arrêtaient pas. Quand un convoi s'est arrêté, nous leur avons parlé et ils ont indiqué à leurs officiers, que nous étions des aviateurs alliés et que nous avions besoin d'un transport pour Paris. On a pu s'arranger, mais cela a pris quelques jours. Dans l'intervalle, nous avons été traités comme des héros par les citadins, nous avons été invités à un banquet et on nous a demandé de prendre part à un défilé de la libération. Parmi les participants il y avait des collaborateurs français : des femmes avaient les cheveux rasés. Elles étaient frappées et des gens leur crachaient dessus durant la marche. La jolie fille que j'avais choisie de rencontrer après la libération était une de ces femmes !

Quelques jours plus tard, plusieurs d'entre nous ont été emmenés dans un camion et conduits au nord jusqu'à la ligne de front pour être transférés dans la 1ère armée américaine. Nous avons passé une nuit dans une prison allemande. C'était juste derrière les lignes, un endroit où les Allemands capturés étaient amenés avant d'être envoyés au sud dans les camps de prisonniers. Il y avait parmi eux des troupes SS fanatiques. Le lendemain, placés dans un camion avec d'autres aviateurs alliés trouvés en cours de route, nous étions conduits à Paris à l'hôtel Meurice. Il s'agissait du quartier général de l'armée allemande à Paris pendant l'occupation, mais c'était maintenant un lieu où tous les prisonniers et les évadés étaient interrogés. Nous y avons passé deux ou trois jours. Notre fausse identification a été prise et on nous a donné une chemise GI, un pantalon, une paire de chaussures et des chaussettes. J'ai pris un bain avec de l'eau froide, le premier bain en trois mois. Paris avait encore des poches de résistance d'Allemands, mais cela ne nous a pas dérangés. Dès que possible, nous nous sommes rendus dans les terrasses de cafés buvant du champagne et essayant de faire connaissance avec des filles françaises.
Ensuite, nous avons été rapatriés par C-47 à Londres. J'ai été placé dans un hôpital sous tente au nord de Londres, où j'ai passé un mois environ. Chaque lancement de V-1 vers Londres semblait survoler cet endroit. Ce fut une autre expérience terrifiante. J'ai été ramené aux États-Unis en novembre 1944 dans mon Etat de Californie. Une fois encore, j'ai été enfermé dans un hôpital où ils ont essayé de me réparer la cheville.

Et vous savez, l'ironie de tout cela est que très peu de gens comprennent pourquoi j'aime regarder les films de la Force aérienne de la Seconde Guerre mondiale à la télévision et n'achèterai pas une voiture japonaise ou allemande !

Vive la France et que Dieu bénisse l'Amérique !

Source : The Heller story by Barry McKeon

Le réseau d'évasion Comète

Le réseau d'évasion « Comète » a été créé en 1941 à Bruxelles par Melle Andrée De Jongh, membre de la Croix-Rouge, âgée de 23 ans, qui a aidé dans un premier temps, des officiers belges, des civils en service secret et des soldats britanniques à passer en France, puis en Espagne par les Pyrénées pour rejoindre la Grande-Bretagne. Débutant avec M. Arnold Deppé, elle créa la Ligne en lien avec le Consul britannique à Bilbao.
« Comète » cache les aviateurs abattus sur le territoire, appelés communément « les enfants ou les colis », leur fait traverser la frontière franco-belge et les deux lignes de démarcation en France, leur fait franchir les Pyrénées sous la conduite d'un passeur basque et rejoindre Gibraltar d'où ils regagneront l'Angleterre. Au total, le voyage, pour l'essentiel par le train, dure entre trois et quatre jours.
Jusqu'au printemps 1940, l'armée anglaise qui avait pris position dans le nord de la France, sympathise avec la population et prolonge la ligne Maginot en construisant des casemates que l'on peut encore voir sur notre territoire le long de la frontière.
Le 10 mai 1940, vers 5 heures du matin, les habitants de Bachy furent réveillés par un bombardement aérien entre Genech et Nomain et une activité aérienne intense. Dans les jours qui ont suivi, des flots de réfugiés belges ont traversé Bachy. Le 23 mai, deux soldats anglais, en cantonnement auparavant à Bachy, revenant du front de Belgique et ne voulant pas être faits prisonniers, se rendent chez M. et Mme Hanotte et demandent qu'on les conduise à Lille d'où ils pourront regagner l'Angleterre. Henriette, la fille de la maison, alors âgée de 20 ans, formée au sens du devoir par ses parents qui l'encouragent, n'écoute que son cœur et sa raison : « Oui, j'irai les conduire à Lille ! » C'est ainsi qu'un officier anglais vint un jour rencontrer la famille Hanotte pour demander de l'aide afin de faire passer la frontière aux aviateurs tombés sur le territoire belge. Par la suite, consciente des dangers (arrestation, torture, mort en déportation), elle guide ses « colis » principalement de Rumes à Bachy, pour les mener vers Lille et Paris. Devant parfois prendre ses « colis » à Bruxelles, elle passe la frontière franco-belge entre Rumes et Bachy, en traversant à pied les champs, les prairies, les fossés et les fils de fer barbelés. Elle rejoint le bus, puis le train de Lille, pour gagner Paris où elle remet ses protégés à la personne suivante de la chaîne. Plusieurs fois, pour aider l'organisation de Paris qui n'a pas trouvé d'autre guide, elle les amène par le train jusqu'à Bordeaux. Après avoir traversé la France en train, voire en bicyclette, les aviateurs franchissent à pied les Pyrénées et enfin la rivière Bidassoa à hauteur d'Irun, avec de l'eau parfois jusqu'aux épaules, guidés alors par des contrebandiers basques. Confiés ensuite au consulat de leur pays respectif, ils sont amenés jusque Gibraltar en auto ou d'autres moyens très divers.

Henriette Hanotte

est née le 10 août 1920. Elle habite Rumes en Belgique mais va à l'école primaire de Bachy en France où elle prend également des cours de musique et de violon chez M. Narguet, professeur de musique du théâtre de Lille. De ce fait, elle connaît beaucoup de monde à Bachy, les enfants qu'elle a côtoyés à l'école et leurs parents : les familles Hoël, Houdart, Scarlakens, Bricout... Elle connaît la frontière comme sa poche, l'horaire des rondes des douaniers, les petits chemins, les aboiements des chiens, les habitudes du voisinage. Les douaniers la connaissent aussi depuis sa tendre enfance, la voyant régulièrement passer sur son vélo avec un violon. Avec son tempérament ce fut la personne idéale.
Dès le début de la guerre, elle fait passer d'abord des soldats français et d'autres personnes souhaitant traverser la frontière, à hauteur de Rumes. En 1943, sous le nom de guerre, d'abord « Marie » puis « Monique », elle passera 50 aviateurs par Bachy, 45 par Hertain et 40 par Mons, dont elle a gardé les photos et les noms inscrits dans un petit carnet qu'elle conserve précieusement encore aujourd'hui.

Son témoignage recueilli le 10 mai 2013 par Régis Doucy

Mes débuts en tant que guide

Tout a commencé au début de la guerre. Vu la tournure des évènements, deux officiers anglais sont venus demander à mes parents pour rejoindre la France où il y avait un point de chute à Lille pour regagner Dunkerque et l'Angleterre. Ils ne voulaient pas être faits prisonniers. C'était au 13e jour de la guerre. C'est maman qui leur a fait passer la frontière et les a emmenés à Lille déguisés en charbonniers. Puis, c'est moi qui ai pris la relève pour les suivants que j'emmenais à Lille. On en a convoyé jusqu'à la Somme. Puis de Bruxelles, d'autres lignes ont été créées.
Les douaniers, MM. Maurice Bricourt, Albéric Houdart et Edgard Naud me connaissaient bien. Il faut dire, quand j'étais une gamine, j'allais à l'école à Bachy avec mon frère et chez Marcel Narguet pour apprendre le violon.
La fille de M. Albéric Houdart était mon amie. J'allais chez Marie Houdart pour boire le café. Marie m'envoyait voir Albéric au jardin à qui je demandais où il était en poste et à quelle heure, parce que je voulais passer la frontière ce soir ou demain avec deux américains. Albéric me disait : « Je serai chez ta maman demain matin ». J'ai eu la chance d'être copine avec la famille Houdart, Agnès Scarlakens et Jeanne Scarlakens qui était mariée avec Edgard Naud. Sans leur complicité, ce n'était pas possible. Jamais personne ne m'a dit : « Mais où allez-vous ? ».
Nelly et Raymonde Hoël qui œuvraient pour la résistance étaient aussi mes amies. Elles ont hébergé durant plusieurs semaines un aviateur blessé, Charles Carlson. C'était souvent Nelly qui imitait les signatures sur les fausses cartes d'identité. Lorsque je passais devant leur ferme où elles étaient en train de traire les vaches, je tapais aux volets, elles savaient que je partais en mission. Leur maman, Rosa, était décédée en 1940 suite à une chute dans sa cave. J'étais allée en vélo chercher le médecin anglais qui résidait avec l'État-major anglais à « l'abattoir » (maison de M. Delcourt aujourd'hui). Ce médecin avait accepté de la soigner mais n'avait pas pu la sauver.

La réception des hommes qui devaient franchir la frontière

Quand un avion était abattu en Flandre, souvent dans la région d'Anvers, les pilotes, les opérateurs radio, les navigateurs et les mitrailleurs sautaient en parachute. Ils cherchaient un endroit où se cacher. En général, ils frappaient à la première ferme qu'ils rencontraient. Le fermier, qui les cachait bien vite dans sa grange, allait chercher le curé ou le maire qui prenait contact avec le réseau « Comète » à Bruxelles. C'est de là que nous venaient le plus d'hommes. Dès que les aviateurs arrivaient à Bruxelles, ils subissaient un interrogatoire pour être certain qu'il ne s'agissait pas d'agent double ou d'espion. C'est arrivé et beaucoup de gens ont été arrêtés comme cela.
De Bruxelles, on nous contactait par téléphone pour les personnes à convoyer. Mes parents tenant commerce de charbon et agence en douane juste en face de la gare, nous avions donc des contacts avec les français. Il y avait un pont à bascule pour peser les chariots et ma mère était la seule autorisée par l'État pour le faire.
Le réseau « Comète » a été créé à Bruxelles par Melle Andrée De Jongh, membre de la Croix Rouge, âgée de 23 ans, qui a aidé dans un premier temps des officiers belges, des civils en service secret et des soldats britanniques à passer en France, puis en Espagne par les Pyrénées pour rejoindre la Grande-Bretagne. La ligne a été créée avec son père et deux ou trois officiers belges. En 42, ils avaient déjà été arrêtés. Il fallait trouver d'autres personnes.
Quelquefois, quelqu'un de Bruxelles les amenait chez le Docteur Druart, le lendemain matin on devait traverser les champs et aller les conduire à la ferme de M. Dewavrin à Camphin-en-Pévèle. Nombreux étaient les gens qui cachaient nos hommes, les aviateurs. Fin 43, on était débordé, on ne savait plus où les mettre et ma mère me disait : « Dépêche-toi ! », il y en avait deux qui partaient et deux qui arrivaient.

Les indispensables précautions pour réussir

Ma mission de guide dans le réseau d'évasion « Comète » était d'amener les aviateurs appelés « les enfants ou colis » jusqu'à Paris. Ils venaient de Bruxelles avec un guide, tel Georges Arnould dit « Albert le pâtissier ». Quand les aviateurs arrivaient chez mes parents à Rumes, ils étaient toujours en civil. Ils logeaient chez nous.
Le soir, après le repas, Maman leur donnait leur nouvelle carte d'identité française et leur carte de travail qui leur seraient demandées lors les contrôles dans les trains. Elle leur apprenait à dire leur nouveau nom, par exemple « Jean Martin ou Jean Debien ». Directement il répondait : « je m'appelle Jane Martine ». « Non ! Ce n'est pas comme ça ! » Et elle lui faisait répéter jusqu'à ce qu'il le prononce correctement.
Maman leur expliquait en anglais la marche à suivre en cas de contrôle dans le train : lorsque je présentais ma carte d'identité et ma carte de travail, d'office ils devaient le faire. Lorsque la porte du compartiment s'ouvrait, on entendait crier : « Carte d'identité, carte de travail ». A chaque fois qu'ils voyaient que je prenais mes papiers dans la main, ils le faisaient aussi.
Elle leur faisait aussi retourner leur poche en leur disant : « Vous me donnez tout ce que vous avez ! ». Une des premières fois, parce qu'elle sentait que quelque chose n'allait pas, elle s'était permise de regarder leur col de chemise pour les étiquettes.
« Je vais vous préparer des petits morceaux de revues françaises que vous allez plier et mettre dans vos poches, une boite d'allumettes française, et vous ne devez absolument pas avoir d'objets qui rappellent la Belgique (photos, étiquettes de vêtements, papiers… ». Ce jeune aviateur avait gardé sa boite d'allumettes et voulait conserver le tiroir où il avait collé derrière la photo d'une jeune fille (Il était resté presque un mois dans une maison et tombé amoureux d'une jeune personne). Maman lui dit : « Donnez-moi ça, cela vous reviendra plus tard par la valise diplomatique ! ».
Pour le voyage, Maman nous préparait une tartine à chacun, emballée dans du papier à beurre. J'avais toujours peur que ma tartine ne salisse ma poche et celle des aviateurs à qui on aurait pu le signaler et qu'ils n'auraient pas su répondre parce qu'ils ne comprenaient rien. Ce sont des choses comme cela que l'on risquait de subir parce que le train n'avançait pas, il était souvent mis sur une voie de garage pour laisser passer les convois allemands. Nous sommes sur le qui-vive pendant des heures, angoissés durant tout le voyage.

Ordre formel : nous ne devions avoir aucun contact avec la résistance

Les services anglais nous interdisaient d'avoir des contacts avec les résistants, car disaient-ils, les hommes se retrouvent autour d'une bonne bière et après ils parlent trop. La résistance, ce sont des « casse-rail ». Ils sont parachutés d'Angleterre pour saboter. Notre médecin, le docteur Maurice Delbecque, c'était notre casse-rail à nous, du village de Rumes et des alentours.
Nous n'avions également aucun contact avec les autres réseaux de guides, ainsi quand j'arrivais à Paris, j'apprenais seulement à ce moment-là qui descendait jusqu'à Bordeaux par mon contact. Notre organisation était très cloisonnée et la plus discrète possible. Malheureusement cela n'a pas empêché les dénonciations, les infiltrations d'agents doubles et les multiples arrestations.

Le déroulement de la mission

Nous partions à pied vers 5 heures du matin de Rumes, à travers les champs pour passer la frontière et rejoindre la chaussée de Lille à Bachy en France afin de prendre le bus pour aller jusqu'à Lille et là prendre le train pour Paris où « Jérôme » nous attendait. A la gare, j'achetais au kiosque trois journaux « Signal », chacun un, puis j'achetais, sur les conseils de ma mère, mon ticket pour Paris à un guichet, et les deux autres pour les hommes à un autre guichet. De façon qu'en cas d'arrestation, le numéro de guichet ne soit pas le même et attestait ainsi que je n'étais pas avec eux. Sur le quai, il y avait des Alle mands, ils ne nous contrôlaient pas à notre passage et nous laissaient monter dans le train, c'est durant

le parcours qu'ils nous contrôlaient, généralement vers Amiens.
Une fois montés dans le train, j'essayais toujours de les mettre aux fenêtres et comme il y avait beaucoup d'affaires, des sacs, des valises dans le compartiment, ils étaient ainsi éloignés des contrôleurs qui se trouvaient à la porte. J'avais toujours un vieux pain rassis dans mon sac. En cas de contrôle je leur disais : « Je suis allée chercher du pain à la campagne ». On passe plus facilement en étant une femme.

Une première frayeur

Le 1er avril 1943, mon frère Georges reçoit ses papiers pour aller travailler en Allemagne (Service du Travail Obligatoire). Aussitôt c'est la réunion de famille : mon père dit : « Tu n'iras pas chez les boches, tu n'iras pas ! ». Nous avons installé Georges dans une ferme située trois maisons plus loin que celle de mes parents où il était logé dans le grenier. Il s'est caché là durant toute la guerre. Moi je ne savais pas où mon frère était. Mes parents avaient peur qu'au cas où je serais arrêtée je puisse parler. Je ne l'ai su qu'à mon retour d'Angleterre.
Les policiers allemands, envoyés de Bruxelles, ne venaient pas pour moi chez mes parents et à l'hôtel de la gare, c'était pour mon frère qu'ils recherchaient. Autrement je n'aurais pas eu si peur.
Ce jour-là quand ils sont à la maison, Maman entend, à l'étage, des coups de pied de botte dans une porte. Ils avaient cassé la porte parce qu'elle ne s'ouvrait pas assez vite. Ma mère prend les escaliers, les rejoint et leur dit : « Vous vous permettez de casser les portes alors que je vous avais dit que mon fils était parti ! ». L' Allemand et le policier belge n'ont pas répondu et sont partis parce qu'ils n'ont rien trouvé. Ils ne s'imaginaient pas qu'au point vue résistance que la fille était pire que le frère !
Quand la pression était trop forte, j'allais me réfugier chez ma grand-mère à quelques mètres de la maison des parents.

Une anecdote qui se passe en 1944

« Les Américains, ce sont des pilotes, des « messieurs à cravate », pourquoi devraient-ils voyager en 3ème classe ? Mais je ne voulais pas voyager en 1ère classe où les risques de se faire remarquer étaient plus grands. Dans ces trains, en 3ème classe, le temps que les contrôleurs ouvrent la porte, ils sont déjà prêts à aller voir dans le wagon d'à côté, et moi je suis contente lorsqu'ils sont partis ».
Maman me dit : « Mais enfin, tu ne peux pas obéir pour une fois ! »
« Écoute Maman, tu es ridicule, moi je me plais très bien en 3ème classe. Bon, c'est bon, je vais le faire une fois, mais je le ferai par Mons, la ligne qui passe par Erquelines, Bavay, Aulnoye Aymeries... »
Je vais à Mons, j'achète mon billet puis j'achète les deux autres. Nous montons en 1ère classe rien que nous trois. J'en mets un à côté de moi (je choisis le petit noir parce que j'ai les cheveux noirs aussi) et l'autre qui est fort roux à la fenêtre. Je leur donne le journal « Signal », un illustré allemand, rien que de la propagande et des photos et moi j'avais le mien. La porte s'ouvre, c'est un Allemand qui monte en 1ère classe !
« Non d'un chien ! Il me fallait ça ! »
A la façon dont il enlève sa casquette et qu'il accroche son manteau, on voit que c'est un officier. Il s'assoit de mon côté, il me regarde deux ou trois fois. L'aviateur avait tout de même pris son grand journal qu'il avait mis devant lui et à qui j'avais dit : « You sleeping ! ». L'autre c'était comme si c'était mon amoureux puisqu'on était l'un à côté de l'autre. A un moment donné, alors que l'officier allemand est bien installé, il lui prend la fantaisie de s'adresser à celui près de la fenêtre, lui dit en bon français : « Excusez-moi Monsieur, quand vous aurez terminé votre revue, voulez-vous bien me la passer » Immédiatement, je lui dis : « Tenez, voila le mien, je l'ai lu ». Et puis il regardait mes hommes, ces Américains dont les jambes de pantalon étaient usées au-dessus du genou, manifestement le pantalon était trop court. Faute de vêtements, on leur donnait ce que l'on avait. J'ai parfois remonté des manteaux de Bordeaux lors de mes voyages pour pouvoir habiller les suivants. Quand je vois que c'est usé comme ça, je me dis mais qu'est-ce que font ces paysans en 1ère classe !

Charles Carlson, un pilote blessé que l'on na pas pu évacuer

Un jour, on me dit de me rendre à Renaix pour aller chercher un aviateur. Vous aurez le journal « La Dernière Heure » sous votre bras gauche, bien plié que l'on voit bien que c'est «La Dernière Heure», autrement, on ne vous ouvrira pas la porte, on ne vous donnera pas le bonhomme. J'obéis. Je vais le chercher. On ne me dit pas qu'il fut blessé lors de son parachutage au retour d'Allemagne avec son appareil. Quand je rentre de Renaix, Maman mécontente me dit : « Tu ne lui as pas donné la chambre car dans l'autre il y a deux anglais et puis on dîne à 8 heures ! Puis elle me dit : « Tu m'as ramené un homme malade ! ». J'ai téléphoné à Maurice Delbecque, notre médecin. Il m'a dit qu'il passerait un peu plus tard. Ils l'ont examiné sur la table de la salle à manger et pour le soigner il aurait fallu le mettre à l'hôpital où il aurait été pris. C'est comme ça que nous l'avons caché chez Nelly et Raymonde Hoël durant plusieurs semaines. Jamais personne n'a rien dit.

Les chaussures de M. Bricout

Une autre fois, j'étais partie pour franchir la frontière avec deux Américains. M. Maurice Bricout, douanier, m'avait dit qu'il serait de service. Nous passons le long d'un chemin bordé de grands champs de blé. Nous arrivons en France et nous entendons alors le bruit des gros camions allemands qui viennent de Lille et qui vont sur Valenciennes sur la route nationale, à l'époque en pavés, cela résonne fort. Je pousse mes deux Américains dans le champ de blé et puis je me mets au bord et j'écoute. Le bruit s'éloigne et il fallait prendre le car pour aller à Lille. Nous nous remettons en route l'un derrière l'autre. Nous avions marché dans la boue du champ, et l'un deux me dit qu'il a perdu une chaussure. Que faire, il ne pouvait pas faire le voyage avec une seule chaussure et il n'était pas question de retourner en Belgique. Je suis allée frapper chez Mme Rachel Bricout à Bachy, la femme du douanier, pour lui demander une paire de chaussures. Rachel, qui s'était mariée 9 ans auparavant va chercher au grenier les souliers de mariage de son mari. Elle a jeté la boite vide et M. Bricout n'a jamais su que ses chaussures étaient parties aux pieds d'un Américain ! Et nous avons pu continuer notre chemin.

Oui, j'ai eu souvent très peur !

Une fois à Bruxelles, j'avais apporté une grande enveloppe anglaise qui était remontée par l'Espagne. Je vais à « l'Escargot d'Or » pour voir le chef Jean Fermont et je dois attendre un peu. Je rencontre le guide qui venait aussi à ce rendez-vous. A un moment donné, le barman du haut de son comptoir nous dit : « Tiens voila deux Allemands qui arrivent ». Nous nous demandions si c'était pour nous. Il valait mieux rester tranquille, ne pas bouger et attendre, mais qu'est-ce qu'on a eu peur !
A Tournai, pour revenir par le petit train qui va de Tournai à Rumes, au passage devant le chef de gare allemand et le chef de gare belge, l'Allemand dit : « Elle n'a pas son étoile ». Il m'avait pris pour une juive, sans doute à cause de mon nez ! Il était 6 ou 7 heures du soir, et il ne pouvait pas vérifier mes dires à la mairie de Rumes celle-ci étant fermée à cette heure-là. Je me voyais bloquée à Tournai pour la nuit et mes parents se seraient alors inquiétés pensant que j'avais été prise à Bruxelles… Il passe des Rumois qui vont prendre le train et qui s'adressent à moi : « Qu'est-ce que tu fais là ?» «Il voudrait bien que j'ai une étoile, tu n'en as pas une toi ? » Alors le chef de gare belge qui avait compris, avec le sourire l'a dit à l'Allemand qui m'a laissée passer.

Dénoncée par le redoutable collaborateur belge : Prosper Dezitter

Ce jour-là, j'arrive avec trois heures de retard à la gare du Nord à Paris avec mes deux aviateurs. Je ne retrouve pas mon contact. Il n'y a plus personne pour moi, que se passe t-il ?
Il faut que j'aille aux renseignements. J'ai mis les deux hommes dans les WC de la gare du Nord pour aller me chercher du secours. Je vais à notre refuge rue Rochechouart, et là, les rideaux sont tirés, donc le dernier qui est sorti a tiré le rideau pour dire « Ne pas venir, les boches sont là ».
Je suis revenue rechercher mes deux hommes, enchantés d'avoir vécu quelques heures dans un si bel endroit et je suis partie chez le frère de mon père à Saint-Denis. Je suis reçue par des yeux tout noirs comme ceux de mon papa et il me dit : « D'où sors-tu avec ces gens-là ? (mon parrain ne savait rien de mon activité dans la résistance).

Après avoir bu le café, je lui ai demandé d'aller acheter des billets pour rentrer sur Lille. Je ne savais pas encore que tout le réseau à Paris avait été arrêté.
Arrivés à Lille, nous nous sommes rendus chez le Capitaine Michel du réseau de résistance « Sylvestre Farmer », (passant outre l'interdiction des anglais d'être en contact avec la résistance) qui me dit :
« Monique, ça n'a aucune importance, mais ne le racontez à personne (Il m'a garanti que ces personnes seront bien et qu'elles seront en sécurité). Vous avez encore le temps pour rentrer en bus et demain matin vous allez à Bruxelles pour raconter ce que vous avez vécu à Paris »
Le lendemain, je suis allée à Bruxelles où on ne savait pas encore ce qui s'était passé à Paris. Je vais retrouver notre chef du moment, car il y avait eu aussi une rafle importante à Bruxelles.
Nous avons su par la suite que j'avais été dénoncée par Prosper Dezitter, un jeune belge qui avait changé de camp et était devenu le meilleur des collaborateurs belges pour les nazis. Il avait auparavant fait le guide sur Bruxelles Paris pour une autre ligne. Il m'avait filmée à la gare du Nord. Je devais être arrêtée ce jour-là comme la tête de réseau à Paris. Mais heureusement pour moi, mon train est arrivé avec trois heures de retard à la gare du Nord car il avait été mis en attente sur une voie de garage pour laisser passer des convois militaires allemands qui étaient prioritaires. Il y avait eu probablement un changement de l'équipe de garde ou tout simplement ceux qui devaient m'arrêter étaient repartis. Les moyens de communication n'étaient pas ceux d'aujourd'hui, ce qui m'a sauvée.

Les services anglais me donnent l'ordre d'interrompre ma mission

Je reçois une autre personne de la ligne qui s'appelle Aline Dumont avec pour nom de code « Michou » (sa sœur Andrée est arrêtée depuis 1942) qui est à l'école d'infirmière. Elle vient près de moi et me dit : « Je vais remplacer ma sœur pour te donner un coup de main ». On a recommencé à travailler mais les services anglais se sont montrés réticents. Nous avons continué encore un peu.
Mi-1944, ils ont décidé d'arrêter notre mission. « Vous allez redescendre et vous allez voir l'attaché d'ambassade à Bilbao ». Je suis passée par les Pyrénées, une traversée pénible de huit heures, en silence, dans la nuit. Un voyage épuisant. Une fois là-bas, ils nous ont demandé de partir en Angleterre et j'ai fait le voyage en avion.
Considérée comme militaire anglaise, je deviens sous-lieutenant ATS (Auxilliary Territorial Service Special Forces). Je suis passée par l'école « Patriotique School ». J'ai eu un commandant belge qui avait compris que je ne pouvais pas rester inactive, ce qui ne me convenait pas. On m'a envoyée à l'école « d'agent complet » et à l'école de parachutage. Je suis parachutiste. Pour retourner en Belgique m'a-t-on dit, on va vous parachuter à Marche dans les Ardennes belges et vous serez chargée du ravitaillement des hommes qui sont dans les bois et qu'on ne sait plus rapatrier car les trains ne fonctionnent plus. Cela ne s'est pas fait. C'est comme ça que je n'ai pas pu assister à mon grand regret à la libération de mon village puisque je suis rentrée bien plus tard, fin septembre 1944.

Des témoignages de reconnaissance

Mon mari (mon amoureux à l'époque du réseau Comète) recevait des cartes d'identité françaises pour les aviateurs. Il enlevait les photos des cartes d'identité belges, pour les mettre dans un petit carnet. C'est ainsi que j'ai pu retrouver les personnes que j'ai convoyées durant la guerre. Je ne le savais pas à l'époque. Je possède toujours ce carnet. Les Anglais, à leur retour en Angleterre, faisaient un rapport sur tout, leur mission, les circonstances dans lesquelles ils ont été abattus, comment ils ont pu rallier l'Angleterre… J'ai pu lire certains de ces rapports où ils indiquaient que je les faisais voyager dans les trains déguisés en curé, en charbonnier avec des sacs à patates, des cages à lapins… Je reçois encore toujours des courriers des enfants des aviateurs que j'ai convoyés pour regagner l'Espagne.
Les membres du Réseau Comète ont payé un lourd tribut. Des dénonciations et des infiltrations conduisirent à des centaines d'arrestations et de morts. Le réseau Comète a perdu autant d'hommes que ceux que nous avons passés. Prosper Dezitter, agent de l'Abwehr, a été responsable de l'arrestation d'au moins 300 aviateurs et de 1200 patriotes belges. Il a été arrêté le 27 juin 1946 à Francfort et condamné à mort le 27 mars 1947 par le Conseil de Guerre. Il a été fusillé le 17 septembre 1948.

Témoignage d'Andrée Dumon, « Nadine » dans la résistance, agent de liaison et guide du réseau « Comète », arrêtée le 11 août 1942

Je suis née le 5 septembre 1922 à Bruxelles. J'ai passé mon enfance au Congo durant six ans. C'est Maman, Marie Plessix, qui donnait des cours à ma sœur Aline et à moi. Puis, nous sommes revenus en Belgique, en 1928, pour nos études. J'ai rejoint directement la classe de 5ème primaire. Je ne parlais pas un mot de flamand. Malgré cela, je suis arrivée 2ème de la classe, c'est dire que les cours de Maman avaient été bien donnés.
J'étais gauchère et l'on m'obligeait d'écrire de la main droite. Du coup, je suis devenue dyslexique. Je me suis corrigée uniquement par la vue. Sapristi … j'écris baba au lieu d'écrire papa ! Et tous des mots comme ça… Ensuite, je suis allée à l'Athénée royal d'Uccle.
En 1939, lorsque l'Allemagne nazie envahit la Pologne, j'étais furieuse parce que les Belges restaient neutres, tandis que les Anglais et les Français, malheureusement, ne bougeaient pas, mais au moins, ils avaient déclaré la guerre en mai 1940. Evidemment, j'étais encore plus fâchée quand ils ont envahi notre pays.
Le premier Allemand que j'ai rencontré, c'était sur la chaussée d'Alsemberg alors que je faisais des courses pour maman. Il était avec son cheval sur le trottoir et il m'a obligé à quitter le trottoir. J'étais révoltée.
Dès le début, j'ai essayé de faire quelque chose contre ces envahisseurs. Pourtant, avant la guerre, quand je discutais avec des copines à l'Athénée royal d'Uccle, je leur disais : « Ecoutez, il faut oublier ce qui s'est passé en 1914, c'est vieux tout ça, il faut être tous frères ». Mais une fois qu'ils ont envahi la Pologne puis la Belgique, je n'étais plus du tout d'accord, je trouvais qu'il fallait lutter contre eux.

La résistance

J'ai commencé par des petites choses : je me détournais quand je voyais un Allemand, ce qui était un peu ridicule. J'aurais d'ailleurs pu me faire arrêter rien que pour ça. Après, j'ai découpé des V en papier dans des journaux que je mettais dans ma valise et, en vélo, j'allais les distribuer dans les rues, notamment la rue des Nations qui s'appelle maintenant la rue Franklin Roosevelt. Six mois après, il y en avait encore dans les rues !
Papa, Eugène Dumon, était lieutenant de réserve et n'a pas pu s'engager car il avait plus de 45 ans. On n'a pas voulu de lui, même comme simple soldat. Alors, il a cherché à faire de la résistance. Je dois dire que toute la famille était hostile à l'envahisseur.
A ce moment-là, ma sœur Aline suivait des études d'infirmière. A la déclaration de guerre, Papa, Maman et même ma sœur se sont engagés à la Croix-Rouge pour soigner les blessés. C'est donc comme cela qu'ils sont entrés en contact avec des résistants...
Papa était médecin colonial et Maman était infirmière visiteuse. Elle allait voir les gens. Ainsi, elle a rapidement appris qu'il y avait des soldats anglais cachés chez l'habitant et Papa a pris contact avec un élève de l'école militaire qui devait se cacher. Il l'a emmené à la maison où il est resté une semaine, peut-être un peu plus. Il a communiqué à Papa les adresses de ses amis, élèves de l'école militaire et ils ont ainsi commencé à faire du renseignement, voire un peu de sabotage... Très vite, Papa m'a demandé si je voulais être son agent de liaison pour Bruxelles d'abord, puis pour Tronchiennes, une fois par semaine, ensuite à Bruges, toujours pour lui. Et j'ai continué dans Bruxelles régulièrement, surtout au ministère, place Hoolaert, où il y avait des agents, un couple de concierge et leur fille, qui ont caché des Anglais puis des aviateurs. Il y avait un service qui est devenu rapidement le service Luc et c'était Pierre Deprecte, un instituteur qui avait un bureau dans les caves. Un autre couple, probablement des concierges, vivait là également... Van Steenbeeck, un nom comme ça.
Petit à petit tout s'est organisé... et Maman pensa qui fallait rapatrier ces aviateurs cachés, ce qui serait

plus sûr pour les personnes qui les hébergeaient. Ces combattants pourraient alors reprendre le combat et ainsi ne seraient pas renvoyés en Allemagne comme prisonniers de guerre.
Un jour, elle rencontra un monsieur qui lui dit : « Moi, je connais quelqu'un qui pourrait vous aider, sa fille a créé une ligne d'évasion ». Ce quelqu'un, c'était monsieur De Jongh, le père d'Andrée De Jongh.
Le soir même, maman lui a téléphoné et il est venu à la maison. Nous nous sommes réunis dans la cuisine, Papa, Maman, monsieur De Jongh et moi. Il m'a demandé si je pouvais l'aider. Il a proposé à mes parents de s'occuper des Anglais. Comme il était directeur d'école à Schaerbeek, il avait très peu de temps disponible et souhaitait avoir quelqu'un pour l'aider, moi en évidence. J'ai accepté immédiatement. Je ne demandais qu'une chose : toujours m'impliquer davantage et avec l'accord de mes parents. C'est comme ça que j'ai commencé à travailler avec lui.
Il m'a d'abord confié des missions à Bruxelles pour aller chez le graveur, chercher de l'argent à différents endroits.

Parmi mes contacts, il y avait les Michelli qui travaillaient chez Henrijean, une société d'assurances à proximité de la rue de la Science, et Gérard Wacquez qui était le neveu du ministre Pierlot, je crois, qui est assez vite parti en Angleterre pour revenir avec de l'argent pour le réseau « Comète ». C'est moi qui allais chez lui pour recueillir cet argent. Un jour, il m'a demandé si je ne voulais pas aller à Valenciennes avec lui. Puis, il m'a demandé si je ne voulais pas conduire un Anglais, un aviateur, le premier aviateur que j'ai conduit à Valenciennes. Puis, j'ai dû en déplacer à Bruxelles.

Maman, avant de rencontrer M. Frédéric De Jongh, avait eu un contact avec une dentiste qui habitait seule une grande maison tout près de l'église Royale Sainte-Marie, rue Cornin, et qui hébergeait, à un moment donné, des soldats anglais.
J'ai été amenée à déplacer 2 ou 3 fois ces soldats. Une fois, j'en ai conduit beaucoup chez Pierre Vanderstock. J'ai aussi beaucoup travaillé avec Mademoiselle Vandecéhen qui habitait rue Cornin mais qui a été arrêtée très tôt.
Nous savions bien qu'un jour nous serions arrêtés aussi. Papa était en contact avec M. Martini qui a également été arrêté.

Papa m'a demandé si je ne voulais pas aller jusque Paris. C'est ainsi que j'ai convoyé des aviateurs par la ligne Bruxelles-Paris.
De mon temps, je partais de Bruxelles jusqu'à Quiévrain où l'on en descendait pour prendre un tram jusqu'à Valenciennes où je confiais mes aviateurs à Charles Morelle qui, parfois, me demandait d'aller jusqu'à Paris. Rapidement, j'ai changé d'itinéraire. Je prenais un train direct Bruxelles Paris. Je ne partais pas de Bruxelles : je prenais un train vicinal à la place Saint-Josse jusqu'à Louvain et, là, je prenais le train. La gare était moins surveillée que la gare du Nord ou la gare du Midi.
Mes missions

Un jour, je suis partie porter du courrier à M. De Jongh. Ce n'était pas vraiment très facile parce qu'à cette époque, le courrier n'était pas sur microfilm. On me remettait un paquet gros comme une boîte à chaussures, difficile à cacher. Mais j'avais un alibi car j'avais une amie, la fille du modiste de la Reine, qui travaillait à Paris pour apprendre le métier. Au cas où j'aurais été arrêtée, j'avais un carnet de croquis et je faisais des dessins de chapeaux. J'avais toujours un petit sac avec ma brosse à dents, comme si j'allais chez mon amie pour passer la nuit, puis revenir. Je mettais ce paquet au fond de mon sac, et par-dessus mon pyjama, mon gant de toilette... Arrivée à la gare, je montais dans un train. J'étais seule. C'était un train rempli d'Allemands qui allaient en Afrique du Nord. Tous des chics types, vraiment impeccables. Comme je n'avais pas envie d'aller m'asseoir avec eux, je restais debout dans le couloir. Tout à coup, un Allemand ouvrit la porte du compartiment : « Mademoiselle, je vous en prie, il y a une place pour vous asseoir ». Il ne fallait pas dire non évidemment. Donc je rentre, je mets mon sac dans le filet au-dessus de la banquette pour les bagages, et je reste bien tranquille. Ces gens ne s'occupaient pas de moi, ils étaient bien corrects. Celui qui m'a invitée à m'asseoir parlait un français impeccable et sans accent. Ils ont discuté entre eux. Quand on arriva à la douane, un douanier français ouvrit la

porte: « Rien à déclarer ? ». Je ne bougeais pas. L'Allemand dit alors : « Si, mademoiselle a un sac ». Tous ces gens étaient si grands, je fis semblant qu'il n'y avait pas de place pour ouvrir mon sac. Je sortis, fermai la porte et m'appuyai contre, et je mis mon sac par terre. Le douanier passa sa main dedans et dit : « Qu'est-ce que c'est que ça ? ». Risquant le tout pour le tout, je lui dis très très bas : « Des papiers ». Il me répondit : « Des papiers ? Des papiers ? » - « Oui, des papiers pour l'autre côté ! ». Il me regarda et s'en alla. Je rentrai dans le compartiment, je remis mon sac dans le filet et m'assis. Ouf, je vous assure que j'ai eu peur ! J'ai passé un sale moment quand même.

J'ai vécu d'autres péripéties aussi avec des Anglais, car il y en avait parfois qui faisaient des bêtises. A cette époque, je ne connaissais pas du tout l'anglais, ou très peu. J'étais avec deux Anglais, l'un typiquement anglais, je dois vous dire, blond, légèrement roux, des taches de rousseur, très blanc de peau, surtout l'un des deux. Il voulait aller se laver les mains, ça j'avais compris. Je me dis alors : « Quelle drôle d'idée de vouloir se laver les mains alors qu'on attend l'autre train et qu'on risque de le rater... ». Mais il avait l'air vraiment ennuyé et vraiment il insistait. Je cherchai et trouvai un endroit où il pourrait se laver les mains dans les toilettes. En ce temps-là, quand on voulait être fort poli, on disait : « Je voudrais aller me laver les mains ». C'était aller au petit coin, mais je n'en savais rien ! ». J'ai appris cela après la guerre.

Dans le train, à Bruxelles, un Allemand se présenta et demanda les papiers. Or, c'était un compartiment avec six personnes et j'avais mis les deux Anglais près de la fenêtre, moi j'étais près de la porte. Il y avait trois autres personnes, des jeunes Français qui étaient partis travailler en Allemagne (pour le STO : service de travail obligatoire). La première personne à qui il demanda les papiers, ce fut moi. On m'avait fait un «passirscheine» orange, tout à fait faux. C'est papa qui avait trouvé le papier orange et c'était M. Pirard, professeur des arts et métiers, et notre graveur très adroit, qui avaient trouvé le moyen de reproduire un filigrane vert tressé à l'intérieur. Maman avait récupéré les cachets à la maison communale et parfois M. Pirard en confectionnait. Je lui donnai le passirscheine et ma carte d'identité. Il l'examina et me regarda. Il a fait ça au moins 4 ou 5 fois, sans dire un mot. Vous vous imaginez que moi, j'étais dans tous mes états. Je me dis : « Ce papier n'est pas correct ». Alors, il demanda les papiers aux jeunes gens qui donnèrent de grands papiers orange. C'était en ordre. Il arriva à mes Anglais, mais heureusement, ces types ne disaient pas un mot. Ils avaient compris qu'il fallait qu'ils donnent leurs papiers, passirscheine orange et leur carte d'identité. L'Allemand les regarda, leur remit les papiers. Il se tourna alors vers moi et recommença son petit jeu. Toujours pas un mot. Puis, au bout d'un moment, il me remit mes papiers et il sortit, toujours sans un mot. J'ai passé un très mauvais moment, je nous voyais arrêtés tous les trois.
Après, je me suis dit que le papier était très bien fait et, peut-être, que ce n'était pas normal de donner un papier comme ça à une gamine, parce que j'avais dix-huit ans mais je n'en paraissais que quinze. Tout le monde me le disait. Je paraissais très jeune, et peut-être que c'était ça. Il s'est dit comment se fait-il que cette gamine possède un passirscheine orange. Mais il n'a rien dit et je n'ai jamais rien su. A partir de ce moment-là, je n'ai jamais plus donné ce papier et je n'ai jamais eu de problème.

Une fois, j'étais avec trois Anglais (c'est un peu trop). Le train était bondé. Je voyageais toujours en 3ème classe, sauf probablement le jour où j'étais avec ces Allemands qui ne voyageaient sûrement pas en 3ème classe. (Il n'y avait probablement pas de place en 3ème, j'ai alors pris une seconde classe, je ne m'en rappelle plus). Nous étions debout dans le couloir, il y avait du monde partout. Un douanier français arrive. J'avais un Canadien à ma gauche et deux Anglais à ma droite. Il demande les papiers au Canadien et le type, pris de panique, sort sa boîte d'allumettes. Alors moi, tout de suite je prends ses papiers dans la poche de devant de son veston (je leur avais dit de toujours mettre les papiers à cet endroit) et je dis : « Je l'accompagne ; il est sourd et muet ». Il lui rend les papiers et s'adresse aux deux autres qui, sans dire un mot, donnent leurs papiers.
Le douanier me dit alors : « Ils sont muets aussi ! ». Je lui réponds : « Ah non, ils sont Flamands et ne comprennent pas le français ». Il continua son contrôle et n'a rien dit. . Cependant, il y a un monsieur qui s'approche et me dit : « Vous avez de bien drôles de compagnons, mademoiselle ».

Dès que le douanier fut un peu plus loin, je fis signe à mes compagnons de voyage et nous avons traversé tous les wagons pour aller à l'autre bout du train. Nous n'avons pas eu d'autre problème.

Une autre fois, j'étais seule dans un compartiment avec un Anglais. A Mons, je descendais toujours avec les hommes, parce qu'il y avait un agent de papa qui tenait un café en face de la gare. Il nous préparait de grandes tartines de pain blanc beurrées (ce que je n'avais pas à la maison !) ainsi qu'un grand thermos de café, du vrai café avec du sucre, pour la nuit, parce le voyage durait toute la nuit : nous partions à 10 h. de la gare du Midi, un peu plus tôt de Louvain et nous arrivions à destination vers 5/6 heures du matin.
Je ne sais pas ce que ce type fait en claquant la portière, mais il se retrouve avec son pouce coincé dedans. Alors que le train avait démarré, j'ai ouvert la portière tout en la tenant et j'ai pu la refermer. Mon Anglais était à moitié évanoui tellement il avait mal. Maintenant, je ne pourrais plus le faire car il faut de la force pour repousser la porte quand le train roule. Heureusement, j'avais du café. Je lui en ai donné une grande tasse et ça l'a un peu requinqué, mais le pauvre a dû avoir terriblement mal. Nous sommes arrivés à Paris et je l'ai confié à Charles Morelle, l'agent de Valenciennes qui était descendu à Paris, et qui venait me les chercher à la gare du Nord.

Puis j'ai eu l'adresse du rendez-vous avec M. De Jongh ou avec Dédée quand elle était de passage à Paris. Je l'ai rencontrée plusieurs fois et l'on avait beaucoup de sympathie l'une pour l'autre; elle était plus âgée que moi, mais elle paraissait très jeune. Nous portions toutes les deux des socquettes, c'était la mode.

Une autre fois, je suis avec deux ou trois aviateurs et on arrive à la gare du Nord, à Paris, et voilà qu'il y a des « noirs français », des Français qui étaient pour les Allemands. L'un d'eux prend la valise d'un Anglais et celui-ci se sauve. Alors j'essaye de le rattraper. Je prends la valise des mains du douanier et je l'ouvre. Je lui dis : « Ecoutez, vous voyez bien qu'il n'y avait rien ». Elle contenait toujours deux ou trois paquets de cigarettes, deux fois rien, une brosse à dents. Il me répond : « Pourquoi se sauve-t-il alors ? – « Vous ne vous sauveriez pas si on vous attrapait tout d'un coup et qu'on vous arrachait votre valise ? ». Il n'a rien répondu. Nous sommes partis.

Un jour, nous sommes à trois dans un compartiment de 3ème classe. Il y a des jeunes types, des « smoklais » comme on disait pendant la guerre, des jeunes en blousons de cuir, des bottes jusqu'aux genoux, un couteau dans la botte. Ils voulaient absolument parler avec mes deux Anglais dont l'un était très bien habillé, parce que ce type était tellement grand et costaud, qu'on avait dû lui faire un costume. Cela faisait également partie de mon rôle : rechercher des souliers, des costumes, de la nourriture. C'était la maison Michelli dont M. Mickey était l'agent. Je ne pense pas qu'à ce moment-là il travaillait pour « Comète », mais plutôt pour « Zéro ». Toujours est-il que c'est lui qui avait fait le costume. Mes deux hommes faisaient semblant de dormir, et je me suis mise à rire avec eux. Je leur ai dit : « Pourquoi voulez-vous les embêter, ces gens sont fatigués, laissez les dormir, qu'est-ce que vous voulez ? ». Ils étaient très intrigués parce qu'ils étaient trop bien habillés pour être en troisième classe. Ils me demandèrent : « Est-ce que ces gens sont des policiers ? »
« Oh non ! Rassurez-vous. Après un long voyage, ils sont fatigués, laissez les dormir ».
Eh bien ces gens, ils avaient avec eux de grands sacs de farine ou de grains, je ne sais pas. Alors, rassurés, ils se sont mis à défaire les plaques du plafond et ils ont caché les sacs avant de revisser les plaques. Tout le voyage s'est passé sans encombre. En arrivant à Paris, il y a toujours un endroit où le train ralentit. Est-ce que c'était le cheminot qui était d'accord avec les smoklais ou est-ce que c'était un passage difficile, je ne l'ai jamais su, mais le train ralentissait. Ils démontèrent les plaques, sortirent les sacs, ouvrirent la fenêtre et jetèrent le tout par la fenêtre. En contrebas des rails, il y avait des hommes qui attendaient les sacs. Puis ils remirent tout en place.
Enfin une autre fois, je suis seule, j'étais allée porter du courrier pour monsieur De Jongh. Au retour, je monte dans le train, j'ouvre un compartiment : c'étaient des Allemands avec un prisonnier qui avait les mains menottées derrière le dos. De suite les Allemands me disent : « kom ... kom ...Venez-vous

asseoir ». Alors j'ai souri, j'ai fait un signe de la main pour indiquer que j'allais plus loin et j'ai continué. Après, je me suis dit : « J'aurais dû rester, peut-être aurais-je pu aider ce prisonnier », mais au moment même je n'avais qu'une idée, c'était de ne pas me faire attraper aussi.

Un jour, j'arrive à Paris, seule, heureusement. Je descends du train et sur le quai il y avait une jeune fille et sa mère. La jeune fille était une élève de l'Athénée royal d'Uccle, qui était dans ma classe. Elle savait que j'avais une éducation très stricte. Alors, elle me voit et me dit : « Toi Dédée, qu'est-ce que tu fais toute seule à Paris ? ». Je lui réponds : « Je vais chez Monique, la modiste, pour copier des dessins ». Elle connaissait Monique parce c'était une amie d'enfance. Elle était aussi élève à l'Athénée royal d'Uccle avec nous. Monique habitait « haudiweb » chez ses parents.
Après la guerre, j'ai appris que la jeune fille et sa mère étaient des collaborateurs. Heureusement, je n'avais rien dit, mais on avait quelque fois des surprises comme ça.

Une autre fois, je vais à Paris avec deux aviateurs. Nous arrivons chez monsieur De Jongh, une chambre, rue du Luxembourg dans un hôtel, au rez-de-chaussée. On nous sert du bon café et des croissants. Nous, on ne connaissait pas ça. Nous étions donc vraiment très, très heureux. Puis, il me dit : « Ecoute, je voudrais que tu ailles pour onze heures à la bouche de métro Odéon, près du parc du Luxembourg, et tu les remettras à Jeanne qui va venir te chercher ». Nous voilà partis. 11h…11h10 … Jeanne n'était pas là. Une jeune fille avec deux Allemands arrivent en face de nous. Elle riait avec eux… Au moment d'arriver près de nous, les deux Allemands s'en vont, rentrent dans le métro, de l'autre côté. Elle, vient droit sur nous, et demande à mes hommes : « Pardon, monsieur, vous n'auriez pas un franc. Je dois téléphoner et je n'ai pas d'argent ». Tout de suite, je dis : « Laisse, Henri, (il ne s'appelait pas Henri) j'ai un franc » et je lui donne le franc.
L'un des aviateurs était un Américain, un grand échalas qui connaissait bien le français, un gosse de riche qui avait passé ses vacances en Suède avant de s'engager dans l'armée canadienne et l'autre, un Australien qui avait vraiment une tête d'étranger, buriné, des cheveux noirs coiffés comme ce n'était pas du tout la mode chez nous, une moustache à la mérovingienne... Alors, vous vous imaginez, moi, toute petite ! Je dis à l'Américain : « Vous savez, je crois que l'on est suivi ». J'avais vu un jeune homme qui nous surveillait sur un coin de rue. Il me répondit : « On ne vit pas un roman policier, vous savez, mademoiselle ! »
Oh, j'étais un peu vexée, mais je dis : « C'est possible, mais de toute façon, il est maintenant onze heures et quart, on ne peut plus rester ici, on ne peut pas attendre plus qu'un quart d'heure, ça va paraître suspect ». Nous partons. L'homme se tenait au coin de deux rues en V. L'Américain a vu que c'était vraiment sérieux. Nous avons alors accéléré le pas. Cet homme nous suivait. Nous nous sommes mis à courir et sommes arrivés sur un boulevard. Nous avons trouvé une entrée du parc du Luxembourg par où nous sommes rentrés. J'ai eu alors une idée qui vraiment nous a sauvés. Il y avait un mur et une petite porte, un petit enclos où les jardiniers mettaient leurs outils, les feuilles mortes, etc. Nous nous sommes précipités dans ce local, et comme on avait un petit peu d'avance, le type qui nous suivait, rentra dans le parc, mais il n'a jamais eu l'idée d'aller voir dans ce réduit. Comme il y avait des petits trous dans le mur, nous avons vu qu'il cherchait car il est resté un quart d'heure dans ce parc, puis il est parti. Avant de quitter les lieux, nous avons encore attendu un peu pour être bien sûrs de son départ. Nous nous sommes assis à la terrasse d'un café pour observer qu'il n'y avait plus personne. Puis, nous avons repris le métro pour rejoindre une adresse de secours. C'était boulevard Haussmann. Je marchais devant et eux me suivaient à bonne distance. Quand je sonnai à la porte du bâtiment, une dame me dit : « Ne venez pas ici, les Allemands sont venus la nuit passée à l'appartement du dessus, probablement qu'ils se sont trompés, et vont revenir cette nuit ». Je me dis : « Bon, qu'est-ce que je fais avec mes aviateurs ? » Je ne peux pas retourner chez monsieur De Jongh, parce que j'étais peut-être suivie depuis chez lui, je n'en sais rien, je ne m'en suis pas rendu compte. Cette dame me donna une adresse. C'était une mansarde à l'autre bout de la ville. Et me voilà partie avec mes deux hommes. Nous arrivons dans la mansarde où il y avait un lit boiteux, un lit d'une personne. Ils étaient deux ! Sur la table, il y avait un petit paquet de lait en poudre, du cacao, des biscottes, une bouilloire avec de l'eau.

Nous n'avions rien mangé depuis le matin et ces jeunes types avaient faim. Moi, je dois dire que je n'avais pas faim parce qu'avec toutes ces émotions, je ne pensais pas du tout à manger. J'ai préparé du cacao chaud. C'est tout ce que je pouvais faire pour eux. A cette époque-là, il n'était pas question que je passe la nuit avec eux. Une jeune fille seule, ce n'était pas pensable. Je suis donc partie à une adresse chez des gens qui étaient des sympathisants où je pouvais aller sans des aviateurs car ils ne voulaient absolument pas s'exposer.
Evidemment, c'était le couvre-feu à Paris et je me suis retrouvée dehors, arrêtée par la police française. Je me suis dit : « Catastrophe ! ». Alors, j'ai inventé une histoire : « J'étais avec mon petit ami, je suis restée trop tard. Laissez-moi partir. Si mes parents l'apprennent, ils vont être très, très fâchés. Laissez-moi partir pour l'amour du ciel ! » Et je riais. Heureusement, je riais toujours. Finalement, ils ont été émus par mon histoire et me dirent : « Allez, ça va, partez, c'est bon pour une fois. Ils étaient prêts à m'emmener au poste. Je suis arrivée chez ces gens qui étaient gentils et charmants, où j'ai bien mangé. Le lendemain matin, je suis rentrée à Bruxelles. Deux jours après, avec mes parents nous étions arrêtés par les Allemands.

L'arrestation

Nous habitions dans deux maisons. Mes grands-parents habitaient à l'avant. Il y avait une porte de communication avec notre maison. Le 11 août 1942, quand ils sont venus nous arrêter, les Allemands sont allés sonner à la porte de devant. C'est mon grand-père qui a ouvert. Il a crié : « Police allemande ». Je ne vous dis pas l'effet que ça nous a fait ! On était encore au lit. Il était environ six heures et demie du matin. Nous ne savions pas pour qui ils venaient, puisque papa aussi faisait de la résistance. Nous avons essayé de nous sauver. Je vais chez papa et lui dis : « Qu'est-ce que je fais ? ». Il me répond : « Essaye de te sauver par la cuisine ; moi je vais essayer par la terrasse ».
Je descends l'escalier en pyjama. Il y avait des Allemands de chaque côté, revolver au poing qui criaient : « Hände hoch ». Je me mis à rire. Pour rien au monde, je n'aurais levé les bras. Je me dis : s'ils tirent, ils vont tirer dans mes jambes, parce qu'ils ne vont pas tirer avant de savoir ce que je sais, puisqu'ils veulent savoir. J'essaye de me sauver sur le côté de la maison. Là, il y avait un Allemand, dans le chemin, avec un revolver au poing. Ils cernaient la maison. Je suis rentrée dans la cuisine. Ils m'ont fait monter dans ma chambre et l'un d'eux m'a dit : « Habillez- vous, prenez des affaires pour deux ou trois jours ». Il y avait un Allemand dans ma chambre. Je lui ai demandé : « Voulez-vous sortir pendant que je m'habille ? ». Il n'a pas répondu, mais il s'est retourné quand même. Je savais bien que ce n'était pas pour deux ou trois jours qu'ils m'emmenaient et pourtant je n'ai pas pris grand-chose et je suis descendue. Maman et papa étaient dans le hall.
Ils ont d'abord emmené papa dans une voiture avec son poste TSF.
Dans un premier temps, maman est restée pendant que des Allemands fouillaient la maison. Moi, je suis partie dans une autre voiture avec un Allemand de chaque côté. En remontant la rue, il y avait un ancien combattant de 14-18, très handicapé, qui travaillait déjà dans son jardin. Il se levait toujours très tôt le matin. Je l'ai salué d'un signe avec un pouce levé. L'Allemand n'était pas content et me dit : « Ah, vous riez, et bien vous ne rirez plus longtemps ». Tout comme mon papa, j'ai été conduite directement à la Geheime Feldpolizei, rue de la Traversière, qui n'était pas la police la plus mauvaise. Seule, ma sœur Aline, n'étant pas à la maison, a échappé à l'arrestation et deviendra plus tard une agent de Comète sous le nom de Michou.
Je n'ai plus vu papa. Par la suite, j'ai su que maman avait été emmenée beaucoup plus tard et conduite directement à la prison de Saint-Gilles. Ils interrogèrent maman huit ou dix jours après, tandis que papa et moi, nous l'avons été plusieurs jours de suite. Je ne voulais pas parler. On m'a menacée alors d'arrêter mes grands-parents, et là je leur ai dit : « Si vous êtes humains, vous n'allez pas arrêter de vieilles personnes ». Parmi les deux hommes qui m'interrogeaient, il y en avait un, le dactylo, qui me faisait toujours penser à un gros cochon rose. Il avait une figure toute ronde et rose. . Il était grand et bâti comme un cochon, avec des yeux cruels qui se réjouissaient de pouvoir frapper; l'autre avait le nez crochu, était maigre et criait très fort et puis, tout d'un coup, il se rasseyait.

A un moment donné, quand ça allait vraiment très mal, il se leva pour me frapper et « le grand cochon » dit alors : « Une bonne fesse vaut mieux qu'un long discours ». Je me mis à rire évidemment. Il n'a jamais su pourquoi je riais, au lieu de dire une fessée ! Il me frappa quand même.
Cela a duré deux ou trois jours de suite, toute la journée debout, sans manger, sans boire et répondre à des questions sans arrêt. Le troisième jour, il me dit: « Vous allez rester dans votre cellule un petit peu et vous allez réfléchir, et après vous parlerez, tout le monde parle ». Je ne demandais qu'une chose : rentrer chez moi.

Quelques jours après, les interrogatoires reprirent à nouveau et je maintins que je ne savais rien.
« Vous ne voulez pas parler, alors on va vous confronter ». Il appela quelqu'un. La porte s'ouvrit et l'on fit entrer un monsieur qui se pliait en deux. Il avait un chapeau mou, comme c'était la mode en ce temps-là. Il tira son chapeau. « Bonjour, monsieur l'officier. » Quand j'entendis ça, j'étais folle. Comment peut-il être aussi vil devant l'Allemand qui lui dit :
« Voulez-vous vous asseoir, monsieur »
« Merci, monsieur l'officier »
« Vous voulez un cigare, monsieur »
« Oui, monsieur l'officier ». Alors on lui alluma son cigare. Il s'assit. On me mit face à lui et on lui demanda : « Vous connaissez ? »
« Oui, c'est Dédée Dumon ». Il donna mon adresse.
« Vous avez été chez eux ? » - « Oui, dit-il ». Il décrivit le hall et ajouta : « D'ailleurs, elle connaît l'adresse de monsieur De Jongh, mais elle ne m'a pas dit où il habitait ». Après ça, on remercia ce monsieur et l'on me dit : « Maintenant, vous allez parler ». Je me dis à ce moment-là que je ne pouvais pas parler maintenant. Il fallait que j'aie le temps d'inventer une histoire pour ne dénoncer personne. Evidemment que je vais parler puisqu'ils savent tout. Je gardai le silence. Et c'est alors que « le gros cochon rose » me frappa, et puis l'instructeur qui en avait marre me dit : « Allez, qu'on la renvoie ». Et il me dit de nouveau : « Vous réfléchirez... ».
Deux jours plus tard, on me rappela. J'avais eu le temps d'inventer une histoire.
Douée d'une excellente mémoire à l'époque, je leur ai raconté que c'était un monsieur René qui m'amenait les gens place Rogier et que c'était un monsieur Victor qui les prenait à la gare du Nord, à Paris. Evidemment, ils me demandèrent la description de ces messieurs. J'avais dans ma tête pour monsieur René et monsieur Victor, quelqu'un que je connaissais très bien, mais qui n'avait rien à voir avec la ligne Comète. Ainsi je ne me trompais jamais.
Puis ils me demandèrent l'adresse de monsieur De Jongh. J'ai répété la même version de mon interrogatoire avec le dénonciateur en maintenant que je ne connaissais pas son adresse mais qu'il habitait à vingt minutes de chez moi.
Ils avaient l'air de savoir beaucoup de choses et je leur ai dit : « Pourquoi vous m'interrogez ? Vous savez tout ! »
Mon dénonciateur avait tout raconté sur mes activités dans la résistance, mais il ne savait pas que je travaillais aussi pour papa. Malheureusement, monsieur De Jongh, qui avait confiance en cet homme, qui le voyait encore de temps en temps, je ne sais pas pour quelle raison, en dehors de nous, lui avait dit que la petite Dédée conduisait des hommes à Paris.

J'ai décidé d'écrire un petit mot à maman. Par l'entremise d'une gardienne, nous pouvions passer des petits mots. J'ai rédigé ce petit billet pour maman, lui disant : « Ma pauvre petite maman, toi qui n'as rien fait, à cause de moi tu es arrêtée, ...etc. Je l'avais caché sur moi, or je savais que, quand j'allais à l'interrogatoire, j'étais toujours fouillée. Ils ont trouvé ce billet mais ils n'ont jamais cru que j'avais fait ce petit mot exprès.
J'ai encore été interrogée une ou deux fois parce qu'à la prison, quelqu'un avait envoyé un message qui a été intercepté : « La petite Dédée, elle n'a rien dit ». Mon interrogatoire s'est terminé fin septembre 1942.

Ma déportation

J'ai été enfermée dans plusieurs prisons et forteresses, notamment à Saint-Gilles. Le 29 août 1943, un an après, nous sommes partis en Allemagne, papa et moi par le même transport. Après une année de prison, maman a été libérée.
J'ai ainsi pu revoir papa lors des arrêts du convoi, notamment à Trèves (une nuit), Cologne (une nuit), Messum (petit camp de 3 baraquements où nous avons eu très froid et très faim), Deux-Ponts. Un soldat allemand compatissant nous laissa quelque temps ensemble. Mais, à Cologne, nous fûmes séparés avant de nous retrouver brièvement à Essen. Par la suite je l'ai encore vu dans une colonne de prisonniers. Ce fut la dernière fois que je l'ai vu.
Je fus emmenée dans plusieurs camps. J'ai tenté une évasion avec Nina Vankerkhove de la fortreresse de Grossé-Strelitz, pas très loin de Tarnowskie Gory en Haute-Silésie, Pologne. Repérées par un berger, nous fûmes reprises au bout de deux heures. Nous nous sommes retrouvées dans une cage d'un minuscule cachot durant 4 semaines.

En mars 1944, je fus envoyée à Ravensbruck, comme toutes les femmes du réseau Comète et finalement à Mauthausen.
Au début, j'ai voyagé de façon plutôt convenable. Nous n'avions ni à boire ni à manger. Le voyage, en wagon à bestiaux, en direction de Ravensbruck, a été particulièrement pénible. Nous étions tellement serrées dans ces wagons que nous devions rester debout ou accroupies. De plus, j'étais malade : une double otite purulente, de la fièvre, un grand rhume. Bref, j'étais dans un très mauvais état.
Nous sommes restées enfermées durant quatre jours et cinq nuits. Pour les toilettes, il y avait des seaux (grand pot à confiture) qui étaient régulièrement renversés parce que les gens criaient, se bousculaient, se chamaillaient quelque fois. J'en avais plein mon manteau et en bas des jambes. Mon oreille droite coulait, du pus qui sentait mauvais aussi.
Pour partir, nous avions reçu chacun un petit morceau de pain et de saucisson, mais pas à boire. Nous avions quand même pu manger ce morceau de pain, mais, après, nous n'avons plus rien eu.
Quand nous sommes arrivés à Mauthausen en fourgon à bestiaux, il a fallu descendre de ce wagon. C'était haut et il n'y avait pas de quai. J'étais une très bonne sportive avant la guerre, j'ai donc sauté. Mes articulations ont lâché et je suis tombée à genoux. Je ne sais pas par quel miracle je me suis relevée. Heureusement parce que celles qui ne se relevaient pas étaient abattues.

Ravensbruck (image du net)

Il y en a d'ailleurs qui sont restées dans le wagon. Puis, nous avons dû faire une marche jusqu'au camp dans 30 cm de neige. C'est alors que j'ai regretté d'avoir échangé mes souliers en cuir contre des bottes en feutre. Une grosse bêtise ! A Ravensbrück, il y avait un groupe de jeunes hongroises. A mon avis, c'étaient des juives. Elles étaient toutes jolies parce qu'elles avaient de grands yeux noirs, des cheveux noirs et nous, nous étions plutôt blondes avec des yeux clairs. Il y en a une, une adorable, qui me dit et qui peut-être l'a fait en toute bonne foi d'ailleurs. Elle me dit : « Tu sais, tu aurais beaucoup plus chaud avec mes bottes, et tu me donnes tes souliers ». Je l'ai fait et ce fut une grande bêtise parce que nous marchions dans la neige et les bottes en feutre étaient trempées. Nous devions monter parce que le camp de Mauthausen était sur une hauteur. C'était très dur. J'avais un petit sac qui pendait à mon épaule avec une ficelle dans lequel j'avais ma brosse à dents, peut-être un gant de toilette, je ne sais plus, deux fois rien. Il ne pesait pas très lourd et malgré tout, mon épaule me faisait mal. Nous avons dû nous mettre en rang par cinq. Au début, je ne voulais pas essayer de m'accrocher à mes compagnes pour ne pas les entraîner mais elles ont tellement crié sur moi que j'ai essayé de m'accrocher, mais je ne savais pas tellement mes articulations me faisaient mal... Je n'en pouvais plus.

Et, à un moment donné, vraiment je ne savais plus respirer. Je voulais me coucher dans la neige et les Allemands me tireraient dessus, ce qu'ils faisaient à ceux qui ne marchaient pas. C'est très drôle, j'ai entendu qu'on disait à maman : « Votre fille, elle a été abattue sur la route. » Et je me suis dit : « On ne peut pas lui dire ça. Je vais quand même essayer de marcher ». Mes compagnes se sont enfin rendues compte que j'étais au bout du rouleau et elles m'ont soutenue. Je crois qu'il y en avait une derrière et deux sur le côté. Et nous sommes finalement arrivées au camp. Il faisait encore nuit. Ces messieurs n'étaient pas encore levés et ils nous ont fait attendre, toujours sans boire ni manger sur une petite place jusqu'à 8 heures et demie. Je ne sais plus. Au lever du jour, ils sont arrivés. Ils nous ont fait passer aux douches. Ce n'était pas drôle du tout. Je vous passe les détails, toujours sans boire ni manger d'ailleurs. Il y avait des prisonniers, entre autres un prisonnier français qui s'occupait de nous pour donner un petit carré de toile pour nous essuyer, un tout petit carré de 30 cm. Il y en a un qui est venu près de moi, parce que du grand hall, on est passé dans la première chambre où on vous examine. On m'avait mis un grand K rouge au mercurochrome devant et dans le dos. Krank, ça veut dire malade. Ça veut dire éliminée... Alors le Français, un parisien me dit : « Vous devez absolument effacer ces K ». Je lui répondis : « Comment voulez-vous ? ... » - Alors, il m'a apporté un petit morceau de savon. Il m'a aidé à effacer le K dans mon dos.
Mauthausen, c'était un camp d'hommes. De ce fait, nous avons reçu comme vêtement une chemise d'homme, toute ouverte devant, avec des boutons qui étaient arrachés, et puis un caleçon long aussi sans ceinture, le cordon était retiré.

Mauthausen (image du net)

Pour traverser le camp pour rejoindre notre baraquement, il fallait croiser les bras pour fermer la chemise et retenir le caleçon. J'étais vraiment épuisée. Alors, il y a un homme qui m'a pris dans ses bras et j'ai traversé le camp ainsi. Des prisonniers regardaient et me criaient : « Courage ! ». J'en avais du courage, mais je n'avais plus de force. On m'a déposée sur une paillasse dans le baraquement. Nous avons reçu un pain, un morceau, mais comme j'étais tellement malade, épuisée, j'étais assise avec mon morceau de pain sur les genoux.

Il y avait des gitanes dans le baraquement. Elles sont venues voler mon pain. Je n'ai pas eu la force de réagir. Je ne pouvais pas. Ce sont des Belges, des Anversoises, des Flamandes, très, très gentilles, qui ont sauté sur la tsigane et qui lui ont repris le morceau de pain et me l'ont ramené.
Puis j'ai été envoyée pour travailler à la carrière, là où l'on travaillait le plus. Au baraquement, il n'y avait pas d'eau, pas d'électricité, des paillasses par terre, pas de couverture. Les toilettes se situaient à trois cent mètres, des bacs en bois, rien pour se tenir. Nous ne tenions pas debout, et tout le monde était malade. C'était de la boue pour aller jusque-là. Quand nous devions nous lever la nuit, toutes couchées les unes dans les autres, les unes criaient parce que nous les bousculions. Nous n'avions pratiquement pas à manger.
Une Française rencontrée à Ravensbrück qui était là et qui me vit, me dit : « Eh bien toi, tu as fameusement décollé depuis Ravensbrück ».

Les carrières (image du net)

Heureusement que j'avais bon moral, mais je n'avais plus que ça ! J'étais restée un mois et demi à Ravensbrück et très peu de temps à Mauthausen avant d'être envoyée à la carrière.

La libération

Peu avant notre libération, les Allemands ont fait descendre une troupe de SS qui a rassemblé les femmes, les ont fait monter dans des camions pour former un convoi, Quand ils nous ont fait descendre, je crois que c'est le chauffeur, ou alors une femme, encore en état, je ne sais plus, qui a couru devant prévenir le chef qui avait des papiers. Il est arrivé et a empêché le massacre : ils voulaient fusiller les femmes. D'ailleurs, il paraît que des prisonniers avaient prévenu que celles qui étaient à la carrière devaient disparaître, mais ils n'ont pas eu le temps de le faire.

Nous avons été libérées par la Croix-Rouge internationale. Ce sont des Français qui avaient demandé aux Allemands de libérer les femmes de Mauthausen. Au final, ce sont des Canadiens qui parlaient français qui se sont occupés de nous.
Nous sommes arrivées à Saint-Gall en Suisse. Nous avons passé le lac de Constance et, de l'autre côté, il y avait des gens qui nous donnaient des pommes. Mais moi, je n'ai rien pris. J'étais incapable de manger quoi que ce soit, et en tout cas, je n'ai rien voulu. Puis, nous sommes arrivées dans une école. C'étaient les vacances de Pâques, le 22 avril. Ils avaient mis de la paille par terre, et nous sommes restées là. Chaque jour, nous sommes passées à la désinfection, nos cheveux étaient couverts de poux !
Tous les jours, suivant les places dans le train, les gens étaient dirigés vers Annecy et Bruxelles.
Et voilà qu'un jour on me proposa une place.
Sur le quai de la gare, à Annecy, il y avait une ravissante jeune fille. C'était une copine de ma classe : Annie Deglim. Elle me vit et me dit : « Dédée, toi ! » Elle n'en revenait pas. Et les gens sur le quai disaient : « Mais ils arrêtent même les enfants ». Bien sûr, j'étais très petite, amaigrie et je paraissais très jeune. Annie Deglim, je ne l'ai plus jamais revue.

Je suis arrivée le premier mai à la maison. Maman, madame De Jongh et une autre dame que je ne connaissais pas, étaient à la gare pour nous attendre. Elles venaient à tous les trains, je crois, et madame De Jongh avait un gros bouquet de pois de senteur roses. Mais Dédée n'était pas dans le train, parce qu'elle avait été emmenée, en voiture, avec sa sœur à l'hôtel Lutétia, à Paris. Alors madame De Jongh m'a donné le bouquet de pois de senteur. Maman était habillée tout en noir, avait beaucoup maigri, évidemment ! Ça m'a vraiment fait quelque chose.
Papa n'est pas rentré : il est mort le 9 février 1945 dans un très mauvais camp à Gross-Rosen.

Ce mémorial, inauguré le 12 mai 2018, rend hommage à « Monique » (Henriette Hanotte), guide locale et agent de liaison du réseau Comète, et à Charles Carlson, un des nombreux aviateurs alliés cachés à Bachy qui, grâce à elle, ont pu franchir la frontière fermée en vue de gagner Gibraltar avant d'être rapatriés vers l'Angleterre.
A travers cette œuvre de M. Erik Dupon, ce sont tous les guides des filières d'évasion et tous ceux qui nous ont libérés qui sont honorés, sans oublier bien sûr tous les habitants de Bachy, de Rumes et de la région qui, de près ou de loin, souvent en toute simplicité et en courant de grands risques, ont permis que ces actions de résistance soient menées à bonne fin et que nos pays recouvrent honneur et liberté.

Stèle « Le passage de la frontière » sur la place de la Liberté à Bachy

La famille de l'aviateur Charles Carlson venue spécialement des États-Unis, avec la famille d'Henri Cnudde

Illustration réalisée par Jacques Van Butsèle sur le passage de la frontière entre Rumes (Belgique) et Bachy (France)

Henriette Hanotte, 98 ans, lors de l'inauguration de la statue